

Le territoire d'Elias Canetti

ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES

d'Elias Canetti.

Ed. préfacée et annotée par Michel-François Demet, traduit de l'allemand par Michel-François Demet, Armel Guerne, Bernard Kreiss et Walter Weideli.

Le Livre de poche, « Albin Michel / La Pochothèque », 1944 p., 165 F.

En 1928, Elias Canetti, âgé de vingt-trois ans, quitte Vienne, où il habite avec sa mère et ses deux frères cadets, et passe son été à Berlin, où il travaille pour Wieland Herzfelde. Cet éditeur pugnace, grand découvreur, après avoir publié les dessins de George Grosz et les textes des auteurs russes contemporains, souhaite rédiger la biographie d'Upton Sinclair. Canetti l'aide et plonge ainsi dans les milieux intellectuels de la capitale d'une Allemagne qui ne prend pas encore Hitler au sérieux. A cette occasion, il rencontre Isaac Babel – son aîné de neuf ans – en route vers la Russie après un séjour à Paris. Parmi les personnages qui hantent le café littéraire de ce Berlin frénétique, poètes, peintres et critiques rassemblés autour de la revue *Sturm*, Babel éblouit Canetti. Canetti, né à Rouchtchouk, port aux populations mélangées sur la rive bulgare du Danube, avait lu *Cavalerie rouge* mais aimé davantage *Les Contes d'Odessa* (1). Dans la géographie imaginaire du jeune homme, les méandres du Danube depuis Vienne et Rouchtchouk, qu'il quitta enfant, ne pouvaient aboutir qu'à Odessa, tout aussi cosmopolite que la ville bulgare. Bien sûr, Odessa, porte des immensités slaves, se trouve bien plus au nord de l'embouchure du fleuve. Qu'importe ! C'est le Danube qui irrigue et brasse les espaces de cette Europe intérieure et profonde dont Elias Canetti, encore apprenti, allait devenir le témoin passionné, lucide et amer.

En apparence un gouffre le séparait d'Isaac Babel, juif ashkénaze qui avait embrassé la cause révolutionnaire. Une fois figée dans l'imposture et le mensonge, la révolution allait le tuer. Canetti, lui, appartenait à une autre culture, celle d'une certaine aristocratie sépharade qui, de Constantinople, Salonique et Rouchtchouk aux Pays-Bas et en Angleterre, tissait aussi bien alliances familiales que liens d'affaires, tout en gardant la langue et les fières traditions de l'Espagne, d'où elle avait été expulsée quatre siècles auparavant. Canetti, s'il connaissait l'Espagne et le judéo-espagnol, ne pratiquait ni religion ni engagement messianique. Ce qui rapprocha le jeune esthète arrivé de Bulgarie – et qui avait vécu à Manchester, Francfort, Zurich et Vienne – de Babel, témoin horrifié des atrocités commises par les cosaques rouges, ce fut leur commune détestation de la violence, leur génie doublé d'esprit d'ouverture, de simplicité et de modestie.

Aujourd'hui, la réédition en un seul volume de trois livres autobiographiques de ce sage, suivis de deux textes d'aphorismes et de réflexions – rédigés à

Témoin passionné et lucide, l'auteur du « Territoire de l'homme » n'a cessé de s'interroger sur les crises qui ont déchiré cette « Europe de l'esprit » à laquelle il était tellement attaché. La réédition en un seul volume d'écrits autobiographiques et de textes de réflexion permet enfin une approche globale de l'homme et de son œuvre

Londres, ils les complètent et leur font écho –, permet enfin une vision globale de l'homme et de sa création.

Histoire d'une jeunesse : La Langue sauvée (1905-1921) est le premier volet de cet ensemble monumental. Selon Michel-François Demet, son préfacier, cette « langue sauvée » pourrait être considérée comme l'allemand ressuscité après les ravages de la parole nazie. La première enfance d'Elias Canetti se partage entre le quartier résidentiel de Rouchtchouk et les villes d'eau de l'empire des Habsbourg. Palaces, douceur de vivre, c'est un monde qui décline. Avant de devenir parfaitement germanophone, grâce aux efforts constants et têtus de sa mère, il séjourne deux ans en Angleterre avec sa famille. C'est là qu'il perd son père, terrassé par une crise aussi soudaine qu'énigmatique. Angoisse, jalousie mortifère provoquée par l'absence de sa brillante et redoutable Mathilde, la mère d'Elias, dont la présence, tantôt propitiatoire, tantôt pesante, marquera l'existence du fils aîné ? Canetti laisse planer le doute.

Après la mort du père, en 1911, ce sera le paradis climatisé de la Suisse pendant la Grande Guerre. La paix revenue, le jeune homme se penche pour la première fois sur les mécanismes mystérieux qui régissent le comportement des masses aveugles. Sa famille remuante s'installe ensuite à Vienne, capitale restée sans empire mais encore carrefour de langues et de cultures. Entre l'étude de la médecine, qui le terrifie, et celle de la chimie, préconisée par sa mère, il se choisit écrivain tout en soutenant un doctorat dans cette science. Ses années de formation, les rencontres qui déterminèrent et confortèrent sa vocation (Karl Kraus, polémiste ombrageux, Hermann Broch et Robert Musil déjà célèbres, l'innovateur Alban Berg, le sculpteur Fritz Wotruba, et surtout Veza Tauber-Caldéron (2), sa future épouse), les ébauches de son œuvre dramatique (3) et de ses livres essentiels,

Masse et puissance et *Auto-da-fé* (4), sont restituées et analysées avec un stupéfiant souci du détail dans les volets suivants de son autobiographie, *Histoire d'une vie : Le Flambeau dans l'oreille* (1921-1931) et *Histoire d'une vie : Jeux de regard* (1931-1937). Ces textes torrentiels rappellent la Recherche de Proust et témoignent d'une Europe de l'esprit qui bientôt ne sera plus. Ils conduisent jusqu'à la disparition du personnage tutélaire de la mère et la montée en puissance des masses nazies qui chasseront de Vienne Veza et Elias Canetti, d'abord à Paris, à Londres ensuite. L'écrivain, âgé de quatre-vingt-neuf ans, meurt en 1994 à Zurich.

Admirateur de Bruegel autant que des expressionnistes allemands, de Dostoïevski comme de Stendhal, fou de Mozart mais également de musique dodécaphonique, ennemi de tout conformisme grégaire, Canetti ne donne pas de solutions aux crises qui déchirent sa véritable patrie, le Vieux Continent. Il les vit douloureusement, les constate dans ses aphorismes proches du pessimisme stimulant de Cioran. « *Tout a sa source dans le faux idéal. Les aberrations de l'homme viennent (...) de ce que les idéaux ne les lâchent plus jamais* », ou bien : « *Il y aura des fonctionnaires qui feront des orages comme Jupiter* », écrit Canetti en anticipant sans doute d'autres Eichmann.

Il se dégage de ses réflexions, *Le Territoire de l'homme* (1942-1972) et *Le Cœur secret de l'horloge* (1973-1985), les derniers textes du quintet, la conscience aiguë d'une culpabilité originelle, faute « ontologique » s'il en est. A l'instar de Kafka, qu'il considère comme l'un de ses maîtres, Canetti laisse entendre que, pas toujours raisonnée, elle pèse et pèsera toujours sur les destins de l'humanité.

Edgar Reichmann

(1) Actes Sud.

(2) Auteur de *La Rue jaune* et de *La Patience des roses*, chez Maren Sell/Calmann-Lévy.

(3) Théâtre, Albin Michel, 1985.

(4) Gallimard, 1966 et 1968.

e x t r a i t

Je remarque que j'ai peu de choses concrètes à dire sur Babel, et pourtant, il eut plus d'importance pour moi que tous les gens que j'ai rencontrés à cette époque. Je le regardais en pensant à tout ce que j'avais lu de lui, c'est-à-dire peu de chose, mais ce peu de chose était d'une telle densité que cela colorait chaque instant. J'étais par ailleurs témoin de sa manière de regarder une ville étrangère dont la langue n'était pas la sienne. Il ne faisait pas de grands discours à ce sujet, il évitait d'attirer l'attention. C'était là où il pouvait se cacher qu'il voyait le mieux. Il accueillait tout ce qui venait des autres, il ne refusait pas ce qui ne lui convenait pas ; ce dont il subissait le plus longtemps l'effet était ce qui le tourmentait le plus profondément. Je le savais déjà par les *Histoires de cosaques* dont le sanglant éclat avait conquis tous les lecteurs, même si ce sang n'enivrait pas. A ce moment où il était confronté à un autre éclat, celui de Berlin, je pouvais constater combien cet élément

dans lequel les autres baignaient en bavardant vaniteusement le laissait indifférent. Il passait avec mauvaise humeur devant ces reflets vides et contemplait en revanche avec des yeux affamés les innombrables clients d'Aschinger mangeant leur soupe aux petits pois. On sentait que rien ne lui était facile, bien qu'il n'en parlât jamais. La littérature était pour lui une chose sacrée, il ne se ménageait pas et n'aurait rien pu embellir. Que le cynisme lui fût étranger était indissociable de sa conception austère de la littérature. Il n'aurait jamais pu « utiliser » ce qu'il trouvait intéressant, comme le faisaient tous les autres qui donnaient à entendre par leur comportement qu'ils se considéraient eux-mêmes comme l'achèvement de tous ceux qui les avaient précédés.

Écrits autobiographiques,
« *Le Flambeau dans l'oreille* »,
pages 605 et 606.